

De la Présence
Le Sens de/dans la « communication entre les consciences »

Par Éric Coulon

Mise au point. La tentative que nous effectuons cette année a quelque chose de singulier et d'abyssal, de vertigineusement sphérique : nous proposons à autrui une communication portant sur la question de la communication avec autrui. Plus précisément, nous entreprenons une communication sur un type particulier de communication en espérant que la première incarnera tous les aspects de la seconde. Nous savons, en la circonstance, cet espoir vain. D'autre part nous verrons que l'un des aspects de cette communication est la question de la fondation et de la constitution d'une communauté, et cette question théorique aussi bien que pratique, concerne, selon moi, le sens des Rencontres. Nous sommes donc directement impliqués dans notre sujet tout autant que ce sujet nous implique. Ce que nous questionnons est alors ce que nous vivons. Pour le dire autrement : nous, sujet pensant, visons un objet : le rapport entre des sujets, rapport dans lequel nous sommes nous-mêmes, en tant que sujet, impliqué.

Problème. Aborder le thème de la transmission, dans son aspect spirituel, c'est prendre en charge le problème de l'existence d'un type particulier de relation entre les êtres, plus précisément c'est envisager l'existence d'une communication entre les consciences (contemporaines : synchronie ou séparées dans le temps : diachronie) commandée par la nécessité de faire vivre (hériter, intégrer, révéler, entretenir, activer, cultiver, partager, léguer), à partir d'un rapport de réversibilité (passif-actif, animer et être animé, habiter et être habité, envelopper et être enveloppé), un fonds commun spirituel (patrimoine).

Que nous enseigne et nous indique sur ce problème la pensée d'Abellio ?

Alternative. Ou bien nous pensons la communication à partir et dans l'horizon du monde et de ses enjeux psycho-socio-politique (personnages, rôles, masques, mondanités) et technologique, ou bien nous la pensons à partir d'une expérience vécue originare et transcendante de l'autre, elle-même commandée par des principes et une orientation métaphysiques. Il faut enraciner métaphysiquement la phénoménologie comme le souligne Abellio. Ou bien nous pensons et nous vivons à partir de la « déprise » (Depraz), du lâcher-prise, de la conversion et du recueillement ou bien à partir des intérêts et des préoccupations mondains. L'alternative est en fait relativement simple : ou bien l'inspiration vient d'en haut (incarnation) et (trans)porte vers le haut (assomption), ou bien la communication est rabattue sur le sol et aliénée aux intérêts mondains ; d'un côté l'articulation ontogénétique (« ontogenèse universelle » S.A., 255, Husserl parle d'une « authentique ontologie universelle », *Méditations Cartésiennes*), de l'autre l'inflation logophage ; d'un côté voir selon « le sens de l'éternité » (*Ecclésiaste*) ou « du point de vue de l'éternité » (Spinoza), de l'autre être absorbé par les affairments partiels et partiels. Ou bien la communication sert le supérieur, et elle devient alors lumière, ou c'est l'inférieur qui la possède, et elle entretient ainsi les ténèbres.

Rappel. À l’opposé de « l’existentialisme vulgaire, qui nie la possibilité de la communication entre les existants et déclare ne pas comprendre la réalité ontologique du *Mit-sein* (être-avec) heideggérien » (AE, 36-37), Abellio a toujours affirmé l’existence d’une communication entre les consciences, même si l’expression n’apparaît pas telle quelle dans son œuvre. Ce mode d’être en rapport avec autrui est pour lui une évidence apodictique et un fait irréfragable. « Toute vision gnostique implique au contraire une expérience vécue de la communication en tant que positivité absolue » (CH, p 121, Fondements d’éthique). Le problème de la « communication », qui n’est jamais ramené à celui des relations psychologiques ou psychosociales entre individus et où il n’est pas non plus question de fusion unitive, est essentiel dans l’œuvre d’Abellio ; il est du reste abordé selon différentes perspectives (phénoménologique, parapsychologique, érotique, affective) corrélées entre elles — aucune pourtant ne relevant strictement et exclusivement des champs social, culturel ou même technologique. La question du métapsychique et des puissances primitives du corps mais aussi celle des pouvoirs (FB, p 331), notamment occultes, et des moyens techniques, sont autant de perspectives soulevées par Abellio dans le cadre d’une pensée globale de la communication. Finalement nous pouvons dire que la figure d’Hermès plane sur la gnose abellienne, où sont à l’œuvre de nombreuses implications herméneutiques et communicationnelles. N’oublions pas bien entendu cet aspect singulier de la communication qui tient une place centrale dans l’œuvre d’Abellio : l’amour et la sexualité.

La thèse abellienne. Le processus de communication entre les consciences tel qu’il apparaît dans la gnose abellienne est non seulement une condition de la transmission mais surtout sa nature et sa tournure constituent le fondement de cette dernière. Ce dernier point signifie que la transmission spirituelle apparaît dans la pensée d’Abellio non pas comme une fonction et un domaine circonscrits et à part devant être pris en charge par une institution particulière, avec ses officiants, ses rites, ses codes et ses règles, institution ayant alors seule la légitimité et le monopole de cette transmission par une filiation contrôlée et continue, comme c’est le cas par exemple avec l’Église catholique ou la Maçonnerie, mais comme œuvre s’accomplissant indéfiniment au-delà du temps et de l’espace sous la forme d’une communication inter-subjective, elle-même fondée sur un rapport, que l’on peut déjà qualifier de gnostique, des sujets individuels avec ce qui est nommé par Abellio la « Tradition ».

Strates de la thèse. Notre étude nous confronte d’abord, suivant un premier niveau, à un 1^{er} triptyque : *transmission — communication — tradition* : celui-ci signifie que dans cette remontée jusqu’au fondement de la transmission, la question de la communication occupe une place centrale. Il nous faut donc l’interroger. Mais pour comprendre la dynamique et l’articulation de la communication entre les consciences, il faut accéder à un second niveau et partir de son radical : « commun », véritable racine à partir de laquelle s’édifient les modes de l’être-en-commun. Un 2^e triptyque s’impose alors : ce qui est fondamentalement *commun* aux consciences — ce qui rend possible une *communio*n des consciences — ce qui conduit à une *communauté* entre les consciences. La tradition est la clé de voûte et le pivot central entre ces deux triptyques.

Questions et enjeux impliqués. 1) Les différentes modalités de l’intersubjectivité : du Sens à la communauté historique affirmée (son apparaître) en passant par la relation intuitive à autrui et la communauté transcendantale ; de l’enveloppant à l’enveloppé. 2) l’être relationnel, au-delà de l’inter-personnel. 3) Rapport unité et pluralité en ce qui concerne les consciences et les sujets. 4) Rapport hétérogénéité et homogénéité soulevé par Abellio lui-même. 5) Dynamique de l’incarnation et de l’assomption. 6) La question du sens (catalyseur et ciment)

et ses différentes acceptions : signification phénoménologique de la communication à comprendre + direction spirituelle (orientation, devenir et destination) à prendre + Présence métaphysique à recueillir + Tradition à transmettre. 7) Question : qu'est ce qu'une « présence » ? « Jusqu'où s'étend la présence-en-personne ? », demande Husserl dès 1907 (*L'idée de la phénoménologie*). Quelles sont les conditions d'une expérience de la Présence ? Il s'agit autant de la question du sens de la Présence que celle de la présence du Sens. 8) Les formes de la transmission sont multiples. Qu'en est-il des œuvres en particulier ? 9) La transmission pendant la vie et par delà la mort. 10) Problème du discours/expérience non-duelle, non linéaire, globale. 11) Quelle Parole, quel Verbe, quelle Loi sont convoqués ? 12) Nous sommes amenés à interroger la nature de la parole elle-même, lorsqu'il est question de sa fonction dans l'économie de la Gloire de Dieu, lorsqu'il s'agit de reconnaître ce qui la commande et qu'elle doit, de son côté, rendre manifeste et révéler, ce dont elle est le vecteur et l'expression, à savoir la Chose à dire (René Daumal). 13) Les différentes formes de l'être avec autrui, de l'être-ensemble, de l'être-en-commun.

Angles d'approches. L'accomplissement d'une telle « communication » entre les consciences présuppose finalement la nécessaire conjonction de cinq aspects, chacun d'entre eux étant lié à une modalité particulière de la Présence : l'existence d'un fonds universel (la *Présence* proprement dite ou la Tradition ou le Sens ou le Commun = être en-soi) ; le retour et la *présence* à soi de chaque conscience (être pour-soi) à partir de l'épochè et de la réduction phénoménologique = conversion et accès à la vision transcendantale ; l'ouverture consciente et constituante à l'intersubjectivité pour chaque subjectivité, chaque conscience (la venue à soi de la *Présence* dans une vision-vécue) ; la réappropriation/transmission (intégration-recréation) de ce fonds par/entre chaque conscience (la communion dans la *Présence* = être cause-de-soi) ; l'avènement d'une proximité spirituelle entre les consciences et son actualisation-incarnation dans une chair (communauté transcendantale de *présence* = être-en-commun).

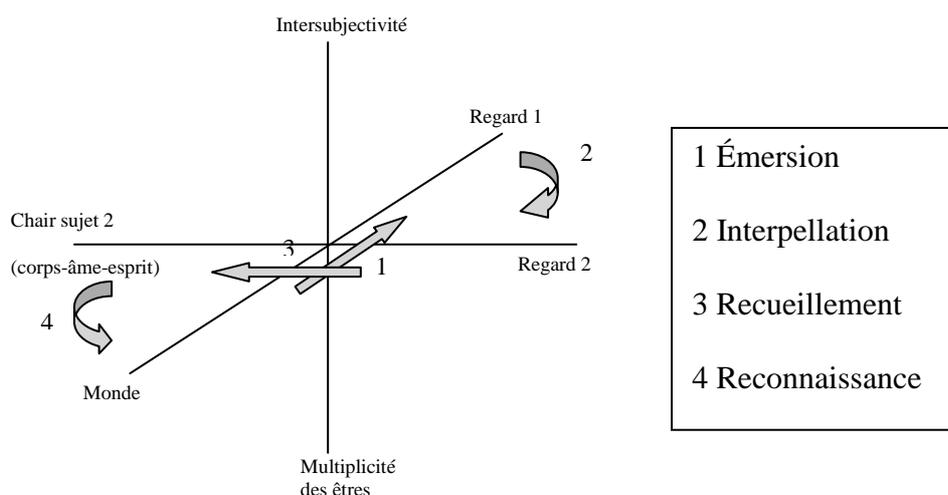
Il est donc d'abord question, pour l'être-sujet, d'un nécessaire retour à la subjectivité (1^{er} fondement) dans son mode transcendantal (« Cette tendance constante n'aurait-elle pas un sens éternel, n'impliquerait-elle pas une tâche éminente à nous imposée par l'Histoire elle-même, et à laquelle tous nous serions appelés à collaborer ? » Husserl, *Méditations Cartésiennes*, p. 4, trad. Lévinas ; cette tendance, c'est Descartes qui l'actualise) ; puis vient la mise à jour du sol primordial et de l'horizon universel de cette subjectivité, autrement dit son *archè* (2^e fondement : interdépendance et intersubjectivité) et son *telos* (intégration et unification du sens jusqu'au Soi). Cette mise à jour est en même temps révélatrice du sens de la relation à autrui.

Le Commun (Tradition, Sens, Présence, Loi, Dharma ou intersubjectivité). L'une des conditions de toute communication avec autrui, ce dernier pensé non pas dans un sens général mais comme être singulier, est évidemment le croisement et la rencontre empiriques (validés par la suite comme « rendez-vous » par Abellio), soit directs, au travers de la présence corporelle, soit indirects¹, au travers de l'œuvre (*Ergon* ou *Parergon*). Mais cela ne suffit pas pour qu'il y ait véritable communication entre les consciences au sens gnostique. L'actualisation de la relation gnostique de sujet à sujet présuppose en effet, dans la pensée d'Abellio, deux autres conditions, plus fondamentales : d'une part l'existence d'une relation ontologique primordiale et universelle entre les êtres : l'interdépendance, d'autre part, immanente à et enveloppant cette interdépendance, la présence d'un fonds — Abellio le qualifie de « corps » (SA, p. 16) mais il est plus pertinent d'utiliser le terme

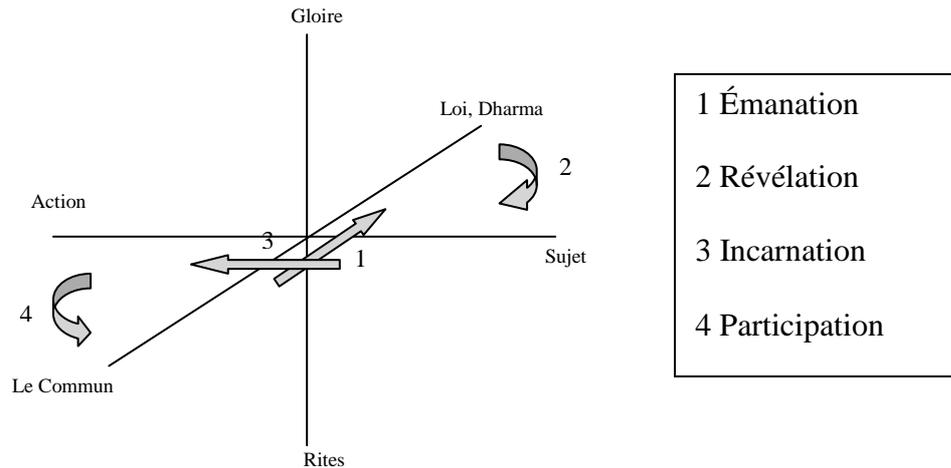
¹ Voir à ce sujet la « communication indirecte » de Kierkegaard.

phénoménologique « chair » — métaphysique commun : l'intersubjectivité ; la conscience ou intelligence absolue ; le Soi ; l'intégrale des sentiments et des pensées ; le *Lebenswelt* ou monde de la vie universelle ; l'Âme et l'Esprit du monde ; le Sens, la Loi, le *Dharma*. C'est au travers d'une ontogenèse transfiguratrice que chaque conscience, chaque subjectivité peut s'élever et participer à ce Commun.

C'est seulement dans le cas où toutes ces conditions sont remplies qu'il peut y avoir interpénétration, accord et résonance entre des consciences, entre des sujets. Ces conditions peuvent être comprises ainsi : d'abord l'existence d'un rapport entre une information universelle préexistante et une conscience individuelle puis le rapport entre des consciences individuelles possédant en commun, faisant l'épreuve et partageant cette information universelle : c'est seulement alors qu'elles s'entendent. Cela implique le partage de la praxis de la réduction et la sortie des sujets hors de l'enfermement dans le moi naturel, dans la spatio-temporalisation mondaine, dans les rôles sociaux et dans les intérêts mondains. L'expérience relationnelle que nous mettons en avant se rapproche de ce que Daryush Shayegan (*La lumière vient de l'Occident*, Éditions de l'Aube) appelle la « communication verticale ». Seconde dans l'ordre de la conscience (pour-soi), la communication entre les sujets est donc en réalité première dans l'ordre de l'être (en-soi). En d'autres termes, l'intersubjectivité comme communication essentielle entre les consciences est possible parce que l'interdépendance et l'intersubjectivité existent déjà, mais sous une forme immédiate, indéterminée, indifférenciée et opaque. Il s'agit dès lors, pour et en chaque être, d'intégrer, de rendre claire et d'édifier cette intersubjectivité. Ce n'est donc pas d'abord la relation mondaine entre des sujets qui constitue l'intersubjectivité mais c'est le rapport du sujet à l'intersubjectivité préexistante (le Commun) qui rend possible la relation de communication gnostique entre les sujets. C'est la participation au Sens déjà là qui rend possible le partage du Sens et donc la communication. Le mouvement va de la Présence à l'altérité pour revenir à la Présence, ainsi devenue transparente à elle-même. Il va de l'ego (solipsisme seulement transitoire et apparent) à l'alter ego par l'intermédiaire de l'intersubjectivité qui, paradoxalement et finalement, nous dissout comme ego en nous fondant dans le Nous ; la co-présence est ainsi fondée et fondue dans la Présence. Il est important de souligner que l'altérité par rapport à la Présence comme l'identité avec Elle sont actualisées par la rencontre (le « rendez-vous ») de l'autre.



LA RENCONTRE D'AUTRUI OU LA PREMIERE COMMUNION DU SUJET 2



PARTICIPATION AU COMMUN

Tradition. Qu'en est-il dès lors de la Tradition dans une telle perspective ? Françoise Bonardel rappelle (*Des héritiers sans passé*, Les Éditions de la Transparence, 2010) que la Tradition se trouve au croisement de deux impératifs : en premier lieu recevoir (par révélation ?) et préserver avec une humble fidélité un dépôt/un trésor/un héritage et, en même temps, laisser la place à l'expérience des transmetteurs qui, au travers d'une appropriation et d'une invention personnelles, l'animent, le font fructifier et l'intensifient. La Tradition implique de se situer par rapport à elle. Toujours réactualiser en intégrant, voilà le sens de la Tradition vécue. Pas de reproduction à l'identique. Trouver le juste croisement et la dialectique entre tradition (reproduction, continuité) et modernité (créativité perpétuelle et rupture). Quelque chose nous précède et nous dépasse qu'il nous faut comprendre (recueillir, reconnaître, intégrer et renaître à). Le rapport à la Tradition est donc à la fois asymétrique (d'Elle vers moi) et réversible (je suis à la fois passif/actif vis-à-vis d'elle). Mais si, dans cette dynamique que j'entretiens avec Elle, Elle me forme (*paideia, bildung*), j'ai aussi en charge de la transmettre et d'en informer autrui. Il s'agit alors d'une épreuve de transition (transitoire ?), de passage. Et c'est dans le cas où autrui est déjà in-formé par Elle (le Commun) que s'établit la communication.

Ces éléments sont repris dans la gnose abellienne. La Tradition, dite primordiale car originelle, universelle et transhistorique, est tout à la fois, chez Abellio, la Présence mais aussi la manière de se rapporter à cette Présence. Et cette manière est, dans la perspective gnostique, toujours et à la fois ouverture et accueil en même temps qu'expérience transfiguratrice/expression créatrice/communication communielle. Le rapport du sujet personnel à ce Commun, à la Présence commune, sans lequel il ne peut y avoir de véritable communication entre sujets, doit posséder aussi bien le caractère de l'*hexis* aristotélicienne (condition active, vertu, disposition, manière d'être : elle travaille en moi comme j'œuvre sur elle) que celui de l'opérativité alchimique (elle me transforme pendant que je l'accomplis) ; c'est le sens même de la gnose.

Cette conception prend donc la forme d'un rejet de la conception passéiste et fixiste de la tradition et lui préfère une conception évolutive, germinative et dialectique. La Tradition s'y impose d'elle-même comme une autorité spirituelle, avec ses valeurs et son sens, et se distingue alors de l'autorité devenue extérieure et institutionnalisée. Chez Abellio la Tradition s'allie et se déploie avec le concours de la rationalité contre tout dogmatisme et argument d'autorité. Cette pensée s'oppose donc au refus de l'intellect à l'œuvre dans le bouddhisme zen, dans la doctrine de Luther, celle de Gurdjieff ou celle de Guénon. Rappelons cette parole d'Abellio insistant sur cette « exigence rationaliste fondamentale par laquelle ces occidentaux

veulent élever à un autre niveau l'enseignement, l'exemple et l'influence en partant de la conviction en soi indémontrable mais activante que ce qui est intellectuellement maîtrisé se trouve par là même intensifié et marque par conséquent un progrès absolu dans "l'évolution" de la conscience. » (CH 133)

La Tradition est d'abord hors de soi (c'est-à-dire en-soi, Tuteur invisible et inconnu) et nous sommes placés en elle, puis elle se constitue en nous (être cause-de-soi, dialectique enveloppant/enveloppé). Il s'agit de contenir et de comprendre le tout, l'intelligence de l'être absolu. Il y a progressif effacement de la distinction entre l'externe et l'interne. Ce chemin conduit à l'édification de l'Homme intérieur, qui n'est pas un homme particulier mais l'universalisation de la conscience de soi jusqu'au Soi dans lequel autrui est fondu. Le temple est constitué dans l'homme et l'homme non plus seulement dans le temple. Ce qui est visé c'est la Parousie (l'avènement glorieux, la 2^e venue du Christ et l'établissement du Royaume de Dieu). Le Mot hébreu voisin du grec *parousia* est *QaBaTs*, qui évoque le rassemblement, les retrouvailles, et donc la rencontre et la communication avec autrui.

La transmission est alors en réalité germination, de soi et d'autrui. Être in-formé d'abord et informer autrui ensuite. Il n'est plus question de penser en terme de succession mais de contemporanéité et de communion des générations. Soyons contemporains du Christ réclamait Kierkegaard. Le rapport au temps dans la transmission confine à une suspension du temps. Le drame de l'avènement de l'être cause-de-soi qui se joue dans le « moment présent » est un drame indéfini : « Il est transmission, passage du Père idéal au Fils incarné » (AE, 38). Il implique la conjonction d'un « plein relatif » et d'un « vide relatif ».

Il existe au moins deux types de transmission : l'une au public, ou entre le maître et son disciple, l'autre entre adeptes, ou entre maître et maître. Celle qui implique la communication la plus entière et la plus fraternelle est avant tout la seconde.

Rappelons ici rapidement les trois modes de transmission distingués et corrélés par Abellio :

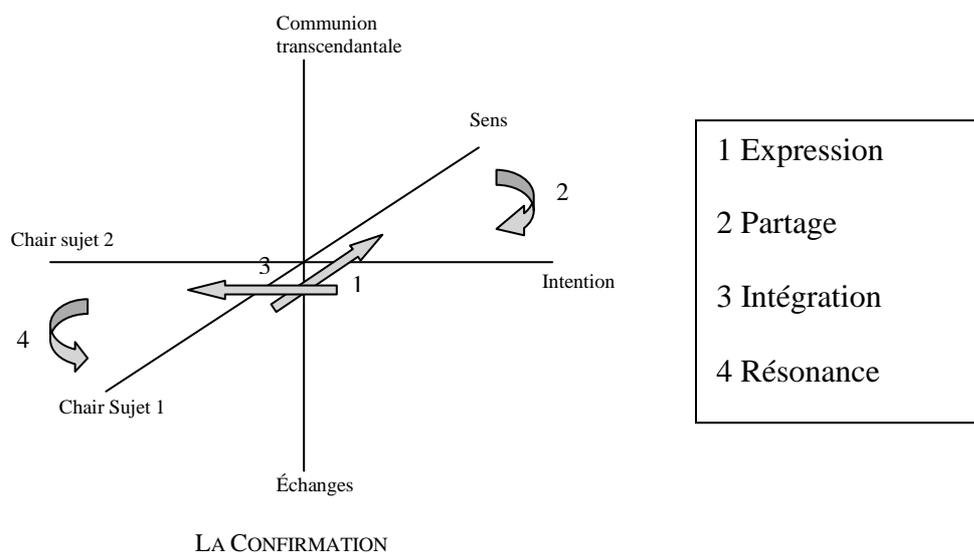
. L'Enseignement : qui relève de la vision, de la pensée, de la pédagogie, du discours, de la démonstration, qui est « soumission au temps » et processus historico-téléologique, qui implique durée et paliers, « approches » et « amputations locales », attente, qui présuppose une « confiance mutuelle » en tant que « fondant de cette totalité fondue que forment celui qui parle et ceux qui écoutent » (CH 130), qui n'est autre que l'échange d'une science (de l'enseignant) contre une foi (de l'étudiant), la rationalité « déjà conquise » de la discipline communiquée s'imposant comme le tiers soutenant l'échange.

. L'Exemple : qui relève de l'action et de la monstration, qui a pour modèle emblématique la figure du héros, qui met en œuvre une « infinité d'illustrations pédagogiques particulières ».

. L'Influence : qui relève de l'art, du prophétisme, de la sainteté, qui implique simultanéité universelle, émanation spirituelle, « Je indivis » et peut être illustré par l'image du feu, qui se donne tout entier dans chacune de ses parties sans jamais se diviser.

La communion (des consciences). Je ne communique et ne communie (j'entre en résonance) avec l'autre que parce que j'entre en communion avec la Présence commune. C'est elle qui accomplit le lien, par delà le temps et l'espace. C'est par et en elle que nous nous retrouvons. C'est par et en elle que je comprends autrui comme il me comprend. De la communion avec le monde (AE, 37) j'accède à la communion avec les autres, à la communion dans la chair. Abellio parle d'« état nuptial » (AE, 37). Il nous fut ici rappeler la théorie abellienne des 5 sacrements. Après la conception et la naissance d'un être, il y a passage du baptême, dans lequel le sujet fait face à un monde d'objets, à la communion, dans laquelle le sujet, cette fois-ci, fait face à un monde de sujets. La confirmation, dernier sacrement, est en quelque sorte l'intégrale de la suite indéfinie des communions à venir. Dans la « première communion » (phase de crise communielle), dit Abellio, « mon regard ne se contente plus de se voir, il se voit dans un autre regard. » (SA, 68) Il s'agit à partir de là de « faire croître la subjectivité

dans le monde » (idem). Toute communion évolue en ampleur et en intensité, en amplification (accroissement des contenus de conscience) et en intensification (unification du Sens) Pourquoi parle-t-on de communion ?, demande Abellio : « C'est que, pour la première fois, en rencontrant un regard semblable au mien, je me forme l'idée d'union. » Il s'agit d'une nouvelle étape d'intensification marquée par « ma ressemblance à autrui ». La concordance des participes présents des verbes fonder et fondre appliqués à l'union est le « secret de la vraie synthèse ontologique » (69). « Dans l'échange de regards de la communion avec autrui, je me com-prends et il me com-prend. » Cela « transforme le face à face en globalité associée et fondue, par laquelle autrui est porté, fondé et fondu en moi, et moi porté, fondé et fondu en autrui. » (idem) Autrui est vu alors comme chair (unité concrète du corps, de l'âme et de l'esprit : Abellio parle de « lumière »), participant à la chair du monde, et non comme simple corps. Il existe une différence, souligne Abellio, « entre la présentification baptismale et la présence communiale », la première communion « m'est présente en original » et « est même le fait tout court de la présence ». C'est l'ouverture du Je à l'universel et à l'intersubjectivité : « le Je émerge comme totalité, au moins en idée et en projet. » (70) La première communion correspond finalement à la « première intuition réellement constituante, celle où le Je transcendantal révèle pour la première fois, mais dès lors pour toujours, sa présence permanente au cœur de toute intuition. » (73)



La communauté (des êtres). La communion aboutie à la constitution d'une communauté transcendentale, celle des êtres habités et animés par la Présence. Cette communauté est fondée à partir de la tradition-présence et non plus du sol, du sang, du style, de la civilisation, de la morale, de l'histoire, du droit naturel ou des lois conventionnelles (droit positif). Nous pouvons affirmer, reprenant à notre compte les différents aspects dégagés par Michel Henry dans son analyse de la « communauté mystique intercorporelle » (conférence intitulée « L'expérience d'autrui : phénoménologie et théologie », cité par Natalie Depraz, *Corps glorieux*, pp. 195-196, Peeters, 2008) que la communauté que nous envisageons possède quatre dimensions essentielles : religieuse (à la fois *relegere* : recueillir et *religare* : relier), verticale, invisible et trans-historique.

Un rapprochement est ici de nouveau possible avec le christianisme. Rappelons tout d'abord que le terme Église, issu du grec *ekklêsia*, signifie « assemblée ». C'est d'une forme particulière d'assemblée dont il est question ici mais certainement pas d'une institution. Notre

communauté est un corps mystique et se rapproche de la communion des saints chrétienne. Abellio lui-même évoque dans un de ses romans (FB, 214) quatre parties, 313, au travers d'un de ses personnages, le projet de rédaction des thèses de la Nouvelle Rome — un nouveau Luther ? — et affirme (221) qu'une « Église véritable ne peut se constituer que dans l'épreuve, et la mise en commun des secrets est, dans toute collectivité, l'épreuve décisive. » Qu'y a-t-il de plus secret que le sens de l'être ? C'est alors sa mise en commun qui fonde cette Église. Sa liturgie, son œuvre commune, est l'édification d'une fraternité spirituelle : Fils de...devenant Frères. L'Eucharistie est communément appelée *communio* au corps (communio de la chair) du Christ et forme le sommet de la liturgie ecclésiastique. Elle est aussi appelée *koinonia* (notion néotestamentaire), et la *koinonia* est une communion possédant deux dimensions essentielles, l'une verticale et transcendante, signifiant la relation de tous les fidèles avec Dieu, l'autre horizontale, désignant le lien de tous les fidèles en tous temps et en tous lieux. (1^{er} Epître de Jn 3-7). Nous pouvons aussi évoquer l'union des chrétiens entre eux dans l'Esprit Saint. La notion de *koinonia* (communio, participation) est en rapport avec celle de charité (Amour *de* Dieu = dimension verticale et horizontale). Cette idée d'une fraternité spirituelle et extramondaine, source d'asocialité, hanta Abellio et pris à un moment de sa vie le nom d'Arche ou d'Ordre. Elle est aussi ce qu'il désigna à d'autres moments par l'expression « communisme sacerdotal ». Dans son dernier roman (Visages immobiles), Abellio fait de la commune de Cluny l'une des incarnations historiques de cette idée.

Abréviations utilisées (correspondant aux ouvrages d'Abellio) :

- A.E. : Assomption de l'Europe
- C.H. : Cahier de l'Herne
- F.B. : Fosse de Babel
- S.A. : La structure absolue
